

D'un référendum l'autre

Volume 37, Number 3 (219), June 1995

Oui ou non

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1995). D'un référendum l'autre. *Liberté*, 37(3), 95–103.

D'UN RÉFÉRENDUM L'AUTRE

Pour mémoire, nous présentons ici quelques citations extraites par François Hébert des numéros 128, 131, 153, 175 et 203 de Liberté. Nous avons adopté l'ordre alphabétique.

L'indépendance, c'était il y a vingt ans qu'il fallait la faire. (...) Nous nous transperçons le foie de la main droite, tandis que de la gauche nous pansons la blessure. Ambigu, le Québécois moyen ? Non, carrément schizo-phrène. (Emmanuel Aquin, 1992)

Pauvre Québec, t'es encore rien que la belle province, autant dire que t'es rien qu'une femme, et en tant que femme, moi aussi, je t'avertis, il va te falloir des couilles pour devenir un pays. Tu peux compter sur les miennes. (Flora Balzano, 1992)

L'extraordinaire durabilité politique de Robert Bourassa s'explique par le fait que son caractère et ses opinions expriment notre plus bas commun dénominateur collectif : la mollesse, une prudence peureuse qui nous sert trop souvent de stratégie, une piètre opinion de nous-mêmes développée par deux siècles de domination et le plaisir malsain que bien des Québécois ressentent encore à se tenir aux frontières de l'existence. (Yves Beauchemin, 1992)

On ne saura jamais qui a raison. L'indépendance, tout comme la liberté, n'est pas une question théorique mais pratique, disons existentielle. (*André Belleau, mars 1980*)

La meilleure réponse aux adversaires de l'indépendance, c'est de la faire. (*André Belleau, mars 1980*)

Je navigue sur les mers de l'existence avec un pavillon de complaisance. Le mien est canadien au lieu d'être libérien ou panaméen. (*André Belleau, septembre 1980*)

J'aurais voulu que nous soyons Québécois. Cela n'arrivera pas de mon vivant. (*André Belleau, septembre 1980*)

Tout ce qui chez nous tend à diversifier, complexifier, étendre et renouveler le champ des discours travaille, en fin de compte, pour l'indépendance. Pour moi, je demeure serein. Depuis un bon moment déjà, les rivages de l'Ancien Québec se sont estompés. Je suis curieux de voir ce qui va arriver à ce sacré bateau qui tient par tous les temps. Cette curiosité l'emporte sur le besoin de savoir si un jour ou l'autre nous aurons l'indépendance. (*André Belleau, 1984*)

Au petit homme que je suis, le Québec a toujours paru trop grand. Quant au Canada, le vêtement a encore moins été coupé à ma taille ; je ne le porte pour ainsi dire jamais. Mon pays, c'est l'île de Montréal. (*François Bilodeau, 1988*)

Au nationalisme crispé et forcené répond toujours, comme son revers, le sourire invitant et satisfait du Canada. Les deux vont de pair et sont l'expression, non

d'une échappée, d'un mouvement vers l'avant, mais d'un empêchement, d'un enrayage pénible dont nous sommes plus que jamais dépendants. (*François Bilodeau, 1992*)

Trancher au critère de son coût la question de l'indépendance, c'est d'avance ne s'être reconnu d'autre pays que mon char, ma maison, mon vidéo, mes séjours en Floride, ni d'autres compatriotes que des groins consommateurs. (*Paul Chamberland, 1992*)

Je suis contre l'indépendance du Québec, parce qu'un Québec indépendant signifiera la fin de l'être humain que je suis. (*Antonio D'Alfonso, 1992*)

L'indépendance n'est pas la fin d'un processus, seulement un moyen de faire du temps écoulé un memento de l'imaginaire, une façon de se dépasser en réactivant les ombres qui nous ont dessiné un corps singulier. (*Francine Gagnon, 1992*)

Il existe un syndrome de sevrage politique, semblable à l'attachement qu'éprouve l'enfant pour son biberon sans doute. Depuis qu'il en parle, le Québécois se demande si, sans la question de l'indépendance, il lui resterait un sujet de conversation. Car si le référendum récolte un « non » majoritaire, cela aura comme résultat que l'on parlera *plus encore de la souveraineté que si le oui l'emporte*. Tous savent, y compris ceux qui se refusent au mouvement national, que c'est le oui qui mettrait fin au débat, en amorçant les négociations. (*Jacques Godbout, mars 1980*)

Pierre Trudeau demanda aux Québécois de faire un choix rationnel, en jouant avec leurs émotions. René

Lévesque voulait que l'on fasse un choix passionnel, mais avec notre seule raison. (...) S'il est une leçon à tirer de tout cela, pour nous intellectuels, c'est qu'il faudra désormais proposer une nouvelle théorie et de nouveaux récits, dans lesquels désormais la tête et le corps seront réunis. (*Jacques Godbout, septembre 1980*)

Nous deviendrons indépendants quand plus personne ne voudra de nous. D'ici là nous ne quitterons pas la Confédération, pour ne pas faire de mal à qui que ce soit. (...) Nous sommes même prêts à disparaître comme peuple pour défendre la douceur. (*Jacques Godbout, septembre 1980*)

La fédération canadienne survivra aux velléités d'indépendance des souverainistes. (*Jacques Godbout, 1992*)

La Constitution devra se montrer plus généreuse quant à la distribution de ses pouvoirs afin de permettre aux différentes populations, y compris les autochtones, d'évoluer librement au sein de leur milieu social, et de supprimer tout sentiment d'appartenance à une minorité. (*Agop Hacikyan, 1992*)

Le Québec est un charmant petit pays de province. (*François Hébert, septembre 1980*)

Donnez-moi *une* bonne raison de *mourir* pour le Québec. (*François Hébert, 1984*)

Je ne « préfère » pas le Québec, je ne « choisis » pas le Québec, je ne me « sépare » pas ; je reste et deviens qui je suis, et je suis québécois comme on est français, comme on est australien. (*François Hébert, 1992*)

La grande féministe et anarchiste russo-américaine Emma Goldman déclara un jour : « Si je ne peux pas danser à votre révolution, je ne veux plus en entendre parler. » Si je ne suis pas dans la rue, aux côtés des forces souverainistes, c'est que leur mouvement n'est plus *le fun*. (David Homel, 1992)

J'avoue qu'en regard des périls qui menacent la planète, la question nationale me paraît lilliputienne. (Jean-Pierre Issenhuth, 1988)

Un écrivain sicilien qui ne parlerait pas de la Sicile ne serait plus un écrivain, dit Leonardo Sciascia. (Marie-Andrée Lamontagne, 1992)

Un Irlandais plein d'humour [Brendan Behan] a écrit un jour que le premier devoir de l'écrivain est de critiquer son pays, voire de s'en moquer, car s'il ne le fait pas personne ne le fera. (Marie-Andrée Lamontagne, 1992)

Plus la loi 101 a progressé, plus le discours nationaliste s'est retiré, satisfait dirait-on de cette projection du politique dans le phonétique : signifié aplati, court-circuité par son signifiant. Texte revenu au texte, accompli et *contenu* dans la lettre, comme content de s'être recueilli là, rapaillé dans ce foin. (René Lapierre, 1984)

L'idée d'indépendance se définit plus volontiers *contre* quelque chose que *pour* quelque chose d'autre. (René Lapierre, 1984)

La politique reste peut-être, théoriquement, l'instrument d'une solution globale, le dernier phare de l'humanité ; mais sûrement pas sous la forme des partisaneries

pro ou anti constitutionnelles que nous voyons valser maintenant, comme si le reste du monde n'existait pas, comme si le reste du monde était une émission de télévision. (*René Lapierre, 1992*)

Il est impossible de ne pas avoir comme sujet le Québec quand on écrit de la fiction au Québec. Ce n'est pas la seule dimension, mais c'est une dimension essentielle. (*Monique LaRue, 1992*)

Pour être honnête, je ne crois pas que l'indépendance du Québec va se réaliser : pas de la façon claire et absolue que ces mots ont signifié jusqu'à maintenant. Mais je ne serai jamais contre l'indépendance du Québec. (*Monique LaRue, 1992*)

Vous êtes drôles, vous autres, les intellectuels partisans de l'indépendance : le Québec vous déprime, vous passez votre temps à vous plaindre de sa médiocrité, comme si tout y était petit, laid, mesquin, sale... Et vous proposez du même souffle de faire l'indépendance. Il me semble que ça ne sera pas gai si vous avez raison... (*Robert Melançon, 1984*)

L'indépendance ne créerait pas de capitaux, elle ne ferait pas de nous par magie des industriels industriels, des inventeurs inventifs, des entrepreneurs entreprenants, des écrivains et des artistes de génie. Il faut cesser de nous épuiser à transformer un régime politique qui est somme toute passable. (*Robert Melançon, 1984*)

Le Québec tend désespérément vers le sud comme la poitrine découragée d'une rombière de province. (*Christian Mistral, 1992*)

Et voilà que, douze ans plus tard, même pas une génération, on voudrait que ça recommence. On voudrait que les artistes nous fassent rimer ça et nous hérissent le poil des bras jusque dans l'isoloir. C'est vrai, une chanson de Vigneault donne presque autant de courage qu'un 10 onces de gros gin... (*Christian Mistral, 1992*)

Que le « bon » gouvernement péquiste se soit souvent discrédité lui-même ne rend pas plus juste le préjugé de colonisés qui voudrait qu'un peuple doive « mériter » son indépendance. (*Lise Noël, 1984*)

Les Canadiens ont tendance à oublier qu'en 1867 les Anglais du Québec se virent octroyer des droits linguistiques et politiques qui furent refusés aux Français des provinces anglophones. Non seulement bénéficièrent-ils d'un bilinguisme législatif et judiciaire total, mais les comtés où ils étaient en majorité furent protégés par la loi, et les sénateurs québécois furent obligatoirement choisis par districts plutôt qu'à l'échelle provinciale comme cela se faisait ailleurs. (*Lise Noël, 1992*)

Le débat sur la souveraineté au Québec paraît se perdre dans des détours inextricables, comme si l'expression publique était en panne de projet pour une société à composantes multiples. (...) Le rôle d'un écrivain appartenant à une communauté immigrée, le rôle de tout écrivain d'ailleurs, est de participer, avec lucidité, à un « désensablement » du débat. (*Émile Ollivier, 1992*)

Mais si seulement le peuple québécois vivait, s'il avait les yeux ouverts, aucune rhétorique ne pourrait le persuader de céder sa volonté et ses aspirations à une autre nation. (*Fernand Ouellette, mars 1980*)

La fosse commune du Temps est remplie de peuples et d'empires disparus pour n'avoir pas su dire oui à soi et s'assumer. (*François Piazza, 1992*)

Je ne comprends pas la démission, l'indifférence, le confort, la trahison des promesses et de l'esprit de 1967 et de 1976. Un pays, une culture, cela demande de l'effort et des sacrifices. (*Nicolae Popescu, 1992*)

Que l'utopie n'insulte pas l'humble réalité. (*Jean Renaud, 1992*)

Les mystiques ont toujours eu raison. Quand tout s'achève dans un bavardage vide de sens, dans une tragédie plane et grise, quand tout s'étale, uniformément absurde et vil, seules les cathédrales édifiées sur la fine pointe de l'âme, en marge et à rebours, indiquent qu'au-delà du refus, il est encore une demeure. (*Jean Renaud, 1992*)

La libération nationale, qu'on le veuille ou non, ne sera pas une extase, mais bien un processus politique. (*François Ricard, mars 1980*)

Aussi longtemps que nous considérerons l'indépendance comme un phénomène exclusivement politique, notre action, même politique, est vouée à l'échec. (*Yvon Rivard, septembre 1980*)

Oserai-je l'écrire ? Le piétinement de l'indépendantisme est directement relié à notre immaturité psychologique et intellectuelle. (*Yvon Rivard, 1984*)

Notre responsabilité transcende nos vies. (...) Nous reprochons aux jeunes de nier l'Histoire en s'entêtant

à croire que l'univers est né le jour même de leur naissance ; cependant nous, à l'inverse, ne sommes-nous pas convaincus qu'il s'éteindra, ce monde, en même temps que nous ? (*Suzanne Robert, 1992*)

Et les Plaines d'Abraham ? Cette défaite fut celle de la France en Amérique. Non celle d'un peuple qui n'existait pas encore et qui allait se forger un début d'identité nationale au cours des rébellions de 1837-1838. (...) Contrairement aux Croates et aux Lituaniens, aux Arméniens et aux Ukrainiens, les Québécois n'avaient pas à se libérer d'un joug étranger. Ils devaient d'abord se créer eux-mêmes comme peuple. Que l'entreprise s'avère longue et délicate, qu'elle nécessite deux ou même dix référendums, qu'elle s'étende encore sur plusieurs décennies, faut-il s'en étonner ? (*Pierre Turgeon, 1992*)

Je suis toujours persuadé, absolument persuadé, que la souveraineté est pour nous la seule issue. Mais il faut la vouloir, ce qui s'appelle vouloir. (*Pierre Vadeboncœur, 1992*)

Donner, comme le font tant de discours plus ou moins officiels, la priorité aux questions économiques, c'est, en fait, enlever cette priorité à la liberté — je désigne, par ce mot trop galvaudé, une conscience de soi liée à l'acceptation des responsabilités qui en découlent. Il ne s'agit pas de minimiser l'importance des facteurs économiques. Il s'agit de morale et d'ordre des valeurs. La seule question cruciale est à la fois simple et de très longue portée ; c'est : quel est, pour nous, l'ordre des valeurs capables de déterminer notre action collective et d'animer notre vie en tant que peuple ? (*Paul Zumthor, 1992*)